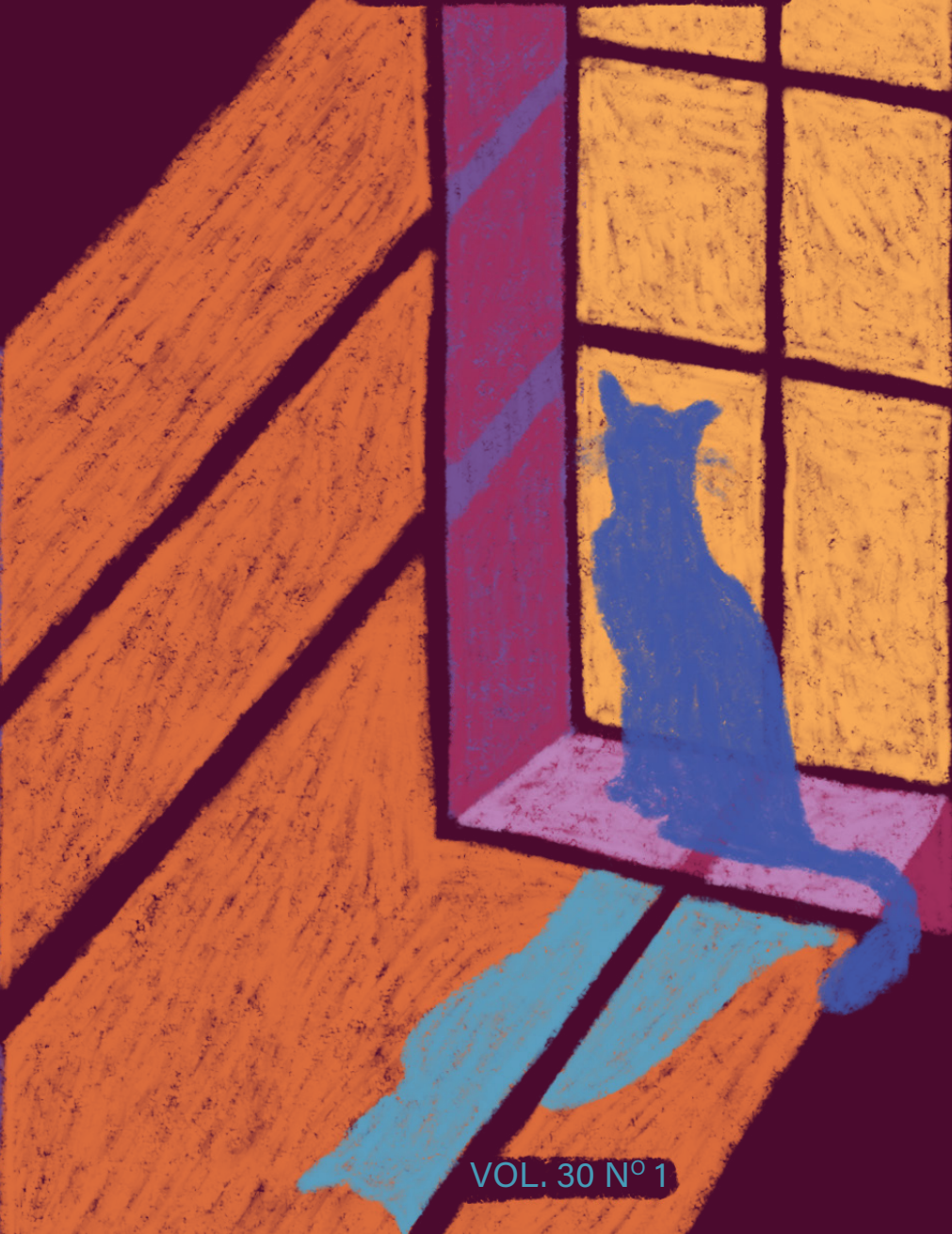


# GRANDS ESPACES

VEILLER SUR LES FAUVES



VOL. 30 N° 1





## PRÉFACE

Nous traversons des tableaux entiers pour trouver le reflet coloré d'un être cher. En minotaure, on chasse les ombres dans un dédale de promesses. La clé se trouve dans un nid d'échardes où les flammes nous bordent, où l'âtre est notre maison. La poussière se repose sur les artefacts de notre tendresse.

On cherche des bras où se réfugier. En échange, on offre les nôtres. On se fait cabane, s'entre-protège du froid mortel qui se faufile par les craques des fenêtres. On couve de nos mains l'étincelle précieuse qui vacille dans les yeux de ceux qui veillent sur la nôtre. On partage nos peurs et nos peines comme des guimauves autour du feu. Nous sommes des enfants qui font des potions magiques dans la cour arrière et reviennent à la maison, ensorcelé-es.

Aujourd'hui, nous sommes émietté-es. Si « l'enfance est un couteau planté dans la gorge<sup>1</sup> », l'adolescence est le moment de le retirer pour le planter ailleurs, dans un œil, dans un cœur, de s'abreuver du pourpre qui s'en écoule.

L'étreinte ou la fuite, à quoi faut-il croire? *Coyote coyote coyote*, nous disons-nous parfois, face au miroir ou à la lune qui nous suit, pour invoquer le courage de déguster le silence, de marcher sur les lignes du trottoir : le courage de la solitude. Nous échappons aux Toi qui prennent sans s'offrir, nous choisissons ce qui en nous est doux et ronronne.

On trouve notre chemin dans les courbes d'une empreinte éphémère. On se love dans la cendre en espérant rejoindre la cime de nos souvenirs essoufflés. Nous voulons habiter les fantômes, trouver des lieux de fougères pour nous y abandonner pleinement.

Ça tremble en nous, ça s'effondre en fracas, ça implose en supernova. On fait les cent pas derrière les clôtures, on doit garder notre bouche cousue et ravalier le rugissement qui gronde depuis le fond de notre estomac. Ça alerterait les voisins, ça ferait jaser, ça révélerait notre vraie nature. Ça ferait tellement de bien.

De toute façon, nous ne sommes jamais vraiment seul-es. Des confidences chuchotées près des braises, l'écorce et les pierres ont tout entendu. Elles garderont le secret tandis que nous soignons les forêts qui nous ont bercé-es, le visage couché sur la mousse, du sang entre les jambes. Il y a des branches brisées à raccommoder et des chants à réhabiter. Et puisqu'il faut marcher, nous irons dans la plaine éprouver nos muscles de bêtes.

Nous apprendrons à hurler.

Flavie, Gabrielle, Justin et Victor Aymé

<sup>1</sup> Mouawad, Wajdi, *Incendies*, Montréal, Leméac, coll. « Actes sud-papiers », 2003, 92 p.

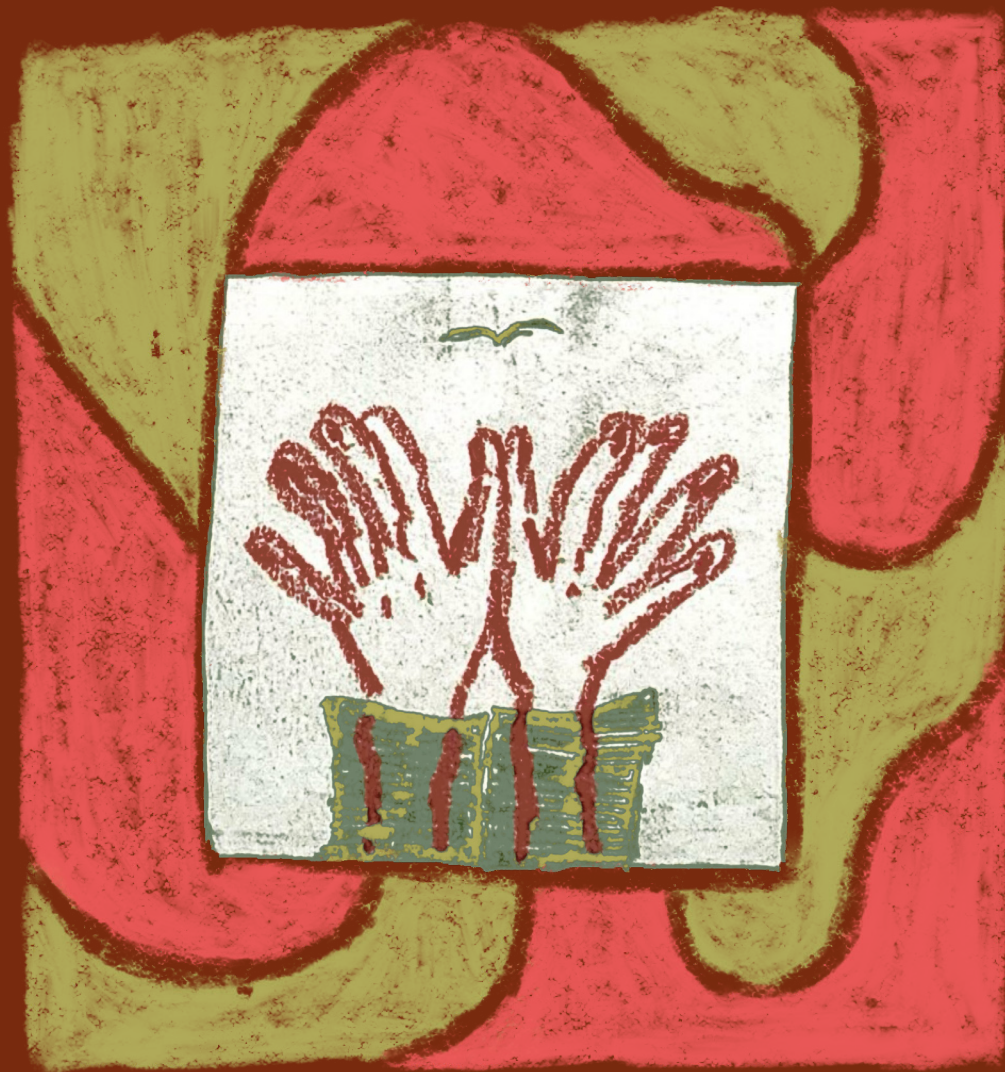




## TABLE DES MATIÈRES

|                                                                                                                                          |         |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------|
| Rachel Henrie — <i>les chats sont plus patients que l'hiver</i> .....                                                                    | page 07 |
| Maxime Herbaut — <i>Des lions dans le jardin</i> .....                                                                                   | page 11 |
| Théo Reinhardt — <i>Bêtises</i> .....                                                                                                    | page 17 |
| Chloé Bragantini — <i>Lynx canadensis</i> .....                                                                                          | page 22 |
| Magaly Roy — <i>Lac-aux-Perles</i> .....                                                                                                 | page 27 |
| Justine Poiriel — <i>Toutou bleu</i> .....                                                                                               | page 31 |
| Florence Sabourin-Simard — <i>Se mettre à la tâche de l'amour et ravalier<br/>ce qui tombe en soi ce qui fait hurler le miroir</i> ..... | page 39 |
| Marilou Bessette — <i>Il restera toujours des miettes</i> .....                                                                          | page 47 |
| Florence Lacombe — <i>Derrière la maison de l'inceste<br/>il y a un champ de pages vierges</i> .....                                     | page 53 |
| Alexandre Côté-Perras — <i>La fille du taxidermiste</i> .....                                                                            | page 59 |





# LES CHATS SONT PLUS PATIENTS QUE L'HIVER

RACHEL HENRIE

au retour de l'école  
tu retires tes mitaines ton cache-cou  
dénoues tes bottes  
derrière toi la porte demeure ouverte

la maison accueille  
le froid le soir  
les ombres

tu laisses sortir  
un chat discret

le petit félin  
recroquevillé  
sous la neige

tu imagines le pire

sur ta feuille  
de la gouache  
peins-lui quelque chose de rouge  
pour le réchauffer

tu te souviens de l'oiseau  
enterré au jardin  
de ses pattes durcies  
devenues brindilles  
de l'aile tordue

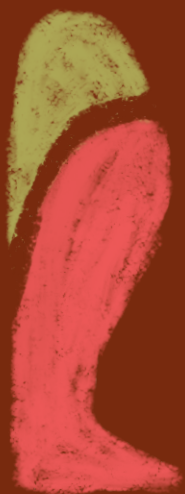
tu peux dormir  
il n'y aura pas de drame ce soir  
les oiseaux volent aussi la nuit



j'embrasse ton front  
les larmes sur tes joues  
mes comptines se fatiguent avant toi  
tu as encore peur  
*c'est la mort*  
dis-tu

*après celle du chat*  
*ce sera à toi*

tu insistes pour placer  
sur le seuil de ta chambre  
une soucoupe de lait  
une bougie  
une porte entrouverte



la nuit longue s'accroche dans les arbres  
les branches nues tracent  
notre jardin sur le mur

sous ton lit  
des formes dans la poussière  
ronronnent

je formule une prière  
et range ton dessin  
dans ma table de chevet  
*après celle du chat*  
*ce sera à moi*

j'éteins la dernière lumière  
pour ne pas voir ce qui s'agite  
dans le couloir  
depuis la porte de ta chambre



je ne dors pas  
je supplie la bête  
de regagner mon cauchemar  
avant qu'on ne perde son nom  
dans la neige

demain tu verras  
qu'il n'y avait rien à craindre  
les chats savent  
comment se cacher de l'hiver  
et revenir à l'aube  
avec dans la gueule  
quelque chose de rouge ◊





# DES LIONS DANS LE JARDIN

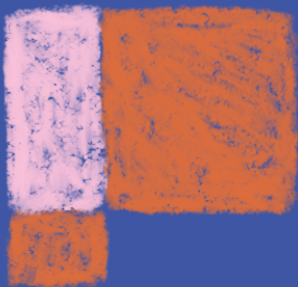
MAXIME HERBAUT



On a tous eu un voisin comme celui-là, dont le souvenir remonte bien des années plus tard, dans les moments les plus incongrus, comme une bulle d'air subitement libérée de nos plus profonds sédiments, sans raison apparente. On l'oublie souvent, parfois pendant un bon quart de notre vie, et tout à coup son image nous revient sans crier gare, comme un exemple, un avertissement, ou un sombre emblème dont nous aurions perdu la clef.

Sa petite maison ne différait en rien des autres et se fondait dans l'uniformité bon marché du lotissement. Le petit jardinet côté rue s'enorgueillissait des mêmes joyaux faciles que ceux qui lui étaient contigus : rosiers, bégonias, géraniums, quelques feuilles mortes en automne. C'était dans le jardin arrière que résidait la curiosité, la grande attraction du quartier, encore qu'à l'usure, sa présence nous semblait aussi banale et évidente que celle des géraniums et des bégonias. On passait devant chez lui avec l'indifférence qu'éprouvent les habitants des grandes villes historiques, anesthésiés par une trop ancienne familiarité avec leurs plus hauts monuments. Ce n'est que bien longtemps après, une fois cette familiarité perdue, quand ils vivent ailleurs, que le verre grossissant de la mémoire leur en fait apparaître le caractère extraordinaire.

Pour commencer, il a toujours été vieux : quand nous étions enfants et que nous le voyions passer sur le trottoir en fumant sa pipe, il nous paraissait appartenir à la génération de nos grands-parents, même si nous n'avions jamais su quel âge il avait réellement. Qui sait même s'il existe encore ? Si c'est le cas, il doit avoir cent ans passés. Au temps où nous habitions sa rue, il pliait déjà sous le poids des saisons, à moins que ce ne fût le poids des lions. Quand il sortait de chez lui, on le voyait marcher au ralenti, comme au fond d'une piscine, mais sans avoir l'air abattu, non : la plupart du temps il affichait un air placide, voire guilleret, répondant affablement aux salutations des uns et des autres, comme s'il n'avait pas eu de lions dans son jardin.



Nos parents nous disaient de le ménager, parce qu'il n'avait pas une vie facile, avec ces mangeurs d'hommes à surveiller constamment, non sans nous rappeler de ne jamais nous approcher des clôtures. Celles-ci étaient à vrai dire dérisoirement basses et ne représentaient aucun défi pour les lions, qui auraient pu les franchir d'un bond pour venir se repaître de notre chair tendre et sucer nos os sucrés sur le trottoir. Quelque charme invincible semblait les enchaîner à ce petit rectangle de verdure enclos, où ils menaient une vie paisible, mis à part les rugissements occasionnels et les chamailleries félines de rigueur. Ceci permettait à tout le quartier de mener une existence à peu près normale, si l'on tolérait les grognements impromptus en pleine nuit. À l'heure de nous coucher, justement, nous nous demandions si les lions ne profitaient pas du clair de lune pour sortir rôder dans les rues désertes, et nos parents entretenaient volontiers le doute.

Au fil du temps, il devenait de plus en plus évident que la relation entre notre voisin et ses deux monstres n'était pas celle que l'on pouvait croire. À mesure que les années passaient, la végétation du jardin prenait de l'ampleur, se faisait plus luxuriante, débordait des clôtures et empiétait sur la rue, montrant bien qu'il n'avait aucun pouvoir sur ce territoire, et par là même, qu'il n'était pas maître des lions. Sans doute les nourrissait-il de quelque façon, puisqu'ils ne l'avaient jamais dévoré. Peut-être était-il leur gardien, ou peut-être étaient-ils *ses* gardiens. Peut-être existait-il entre eux une sorte de symbiose ou de pacte dont les règles nous échappaient. On ne lui connaissait pas d'autre famille, pas de visiteurs, ainsi les rumeurs allaient-elles bon train sur la manière dont ce singulier trio s'était formé.

Retour d'un safari qui avait mal tourné, conséquence d'un pari perdu, contrat brutalement rompu avec un zoo ou un cirque de passage; chacun dans le quartier y allait de sa petite théorie, mais on s'accordait au moins sur un point: il avait dû recueillir ces deux fauves en bas âge, sinon comment leur aurait-il fait traverser la maison pour les amener à l'arrière? Il y avait aussi la thèse un peu saugrenue (mais à bien y réfléchir, pas tellement plus que les autres) d'un héritage, quelque obscur parent décédé lui ayant transféré la charge de ces encombrants et remuants trésors de famille. On imaginait la tête du notaire qui aurait vu passer le testament. Encore un exemple de l'inconscience de certains légateurs, qui, par l'égoïsme de leurs dernières volontés ou parce qu'ils sont morts intestats, laissent à leurs héritiers plus ou moins consentants d'impensables fardeaux. Bref, ces lions n'étaient que le symbole de l'irréparable incurie de certaines gens, et ce pauvre voisin en était la victime proverbiale.

Nos parents ne tarissaient pas de conjectures sur cette dangereuse cohabitation, et nous non plus, tant le mystère et la réputation de cette maison, avec lesquels nous vivions depuis toujours, dépassaient de loin les frontières de notre petit lotissement et de notre étroite imagination. Il n'était pas rare, à la belle saison, de rencontrer des touristes en vadrouille qui venaient nous demander où était la maison aux lions. À quelques occasions, on a même vu débarquer des cars, qui manœuvraient malaisément dans nos rues étriquées pour se garer le temps d'une brève séance photo. Quelques grands noms ont également flotté autour d'elle: on dit que René Magritte ou Salvador Dali seraient venus au moins une fois demander la permission de peindre les lions (mais, curieusement, Henri Matisse, jamais), et que l'histoire de cet homme aurait inspiré des projets de films, malheureusement demeurés inaboutis, à des pointures du septième art, entre autres Terry Gilliam et Orson Welles. Personne ne les a vus passer dans le quartier, mais nous aimions à penser qu'ils y ont fait escale.





Les anciens du quartier, qui l'avaient côtoyé bien plus longtemps, avaient sur son compte des idées bien plus alambiquées que les nôtres. Certains parlaient d'une malédiction insolite récoltée au cours d'on ne sait quelle aventure interdite, dont les deux lions seraient la forme matérielle, l'épée de Damoclès lui rappelant perpétuellement l'heure et la gravité de la transgression. D'autres disaient que la malédiction n'était pas du tout la sienne, mais celle de la maison, voire du jardin, dont l'ancien propriétaire avait dû se livrer à quelque commerce sacrilège ou à quelque trafic interlope, et que le pauvre bougre l'avait en quelque sorte acquise avec le bien immobilier. Un vice caché, en somme. Pour d'autres encore, il ne s'agissait pas de vrais lions, mais de tout autre chose : les symptômes spectaculaires de quelque maladie extrêmement rare, dont les cas dans l'histoire de la médecine universelle se comptaient sur les doigts d'une main. Il existait de ces maladies peu communes, dont les manifestations apparaissaient en dehors du corps, sur les murs ou dans les jardins des malades, et ces lions en étaient un exemple.

Un vieil excentrique qui habitait au bout de la rue disait que c'étaient simplement ses démons personnels, que tout le monde en a au moins un, même si on le rencontre parfois assez tard dans la vie, mais qu'en avoir deux, bien sûr, c'est pire. Lui, par exemple, il avait été suivi pendant de nombreuses années par un grand chien noir, une espèce de dogue allemand taciturne, qui cherchait sans doute à l'attaquer. Il le trouvait quelquefois sur le trottoir en sortant de chez lui le matin, d'autres fois devant la porte d'un magasin où il devait se rendre, et il lui arrivait encore de le voir rôder dans le quartier. Mais nous, le chien, nous ne l'avons jamais vu, et il nous semblait plutôt que ce vieux farfelu s'inspirait de la situation de notre infortuné voisin pour se faire mousser à peu de frais.



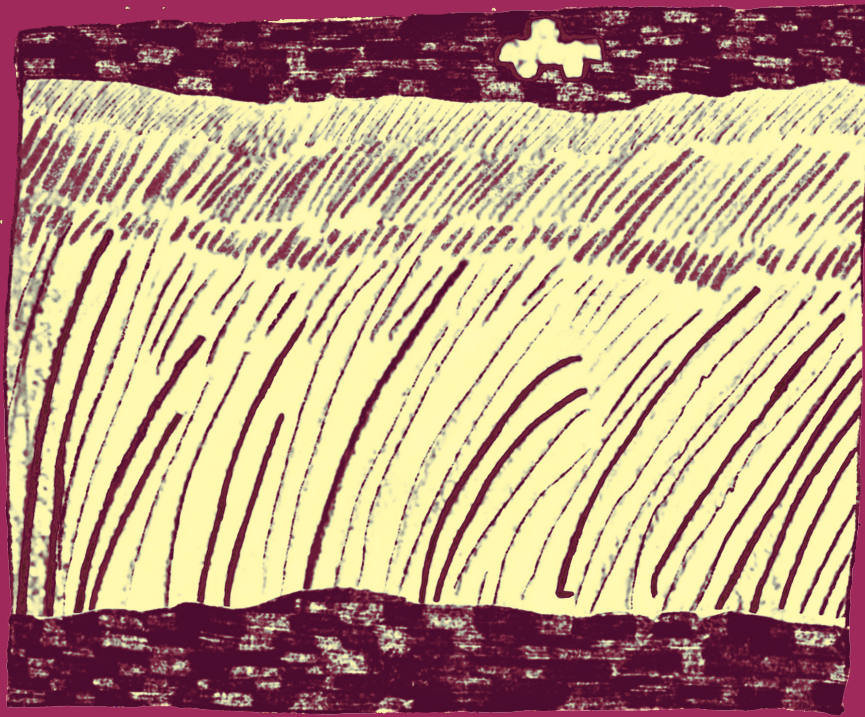
Il y a eu un dessin animé, il y a quelques années, réalisé par un artiste local, qui s'inspirait de cette histoire. C'était un court métrage comique, une série de gags accompagnés d'un *mickeymousing* musical plus ou moins réussi et mettant en scène les divers désagréments de la cohabitation quotidienne avec deux lions : le repas tendu par la fenêtre du premier étage au bout d'une canne à pêche (les lions la mangent), la visite du facteur (les lions le mangent), la tentative de dîner romantique avec une charmante invitée qui pourrait briser la solitude (*idem*), l'achat d'une voiture (*bis repetita*). Pour rire, il fallait vraiment n'avoir pas connu le pauvre homme, qui supportait cette situation avec une exemplaire dignité, sans se plaindre, sans même demander d'aide à quiconque.

Il restait une question qui nous taraudait, et qui nous taraude encore : que se passerait-il si, un jour, ce monsieur n'était plus là ? Les lions disparaîtraient-ils avec lui ? S'en iraient-ils hanter un autre misérable, sous une autre latitude ? Le plus inquiétant était de voir qu'ils grandissaient d'année en année, à mesure que le malheureux gagnait en âge et se rabougrissait. La dernière fois que je suis passé en voiture dans les parages (il y a déjà longtemps), ils étaient presque aussi hauts que la maison : on voyait les crinières déborder derrière les tuiles du toit.

À la fin du dessin animé, sans surprise, les lions le mangent, et il savoure enfin un moment de quiétude une fois dans leur tube digestif. Seulement, lorsqu'il veut s'allumer une pipe pour fêter le début des grandes vacances, il se rend compte que sa tête est dans l'estomac de l'un, et son tronc, ainsi que sa pipe et son tabac qu'il a laissés dans la poche intérieure de sa veste, dans celui de l'autre. C'est le seul moment du dessin animé qui me semble dire quelque chose de profondément vrai, sans que je sache bien m'expliquer pourquoi. ♦

# BÊTISES

THÉO REINHARDT



Terrible nuit comme une chape de plomb avec des  
sprinkles en dessous non  
comment tracer une ligne qui ne soit pas  
stupide non non  
que l'on puisse quitter une date avec un morceau de mâchoire  
en moins tiens.

Voilà que j'y crois  
l'idée pendouille comme un lien à faire  
à quoi faut-il croire sinon à une bête famélique  
coyote coyote dis-le une troisième fois voir  
que l'on voie  
tes côtes.

Ce truculent silence.

On pourrait entendre passer  
une vesse de loup.

Pouf.



Ainsi, le revêtement  
ou dire la chose qui paraît appropriée le moment venu  
et le moment parti n'en parler plus la preuve  
ce n'est pas une expression idiomatique  
le moment parti  
le moment parti c'est quand on ne parle plus  
quand on change d'idée.

Les voilà chaudes sang ces  
idées qui grommellent bulles  
dans la biote  
des petits tardigrades d'idées parfois  
celluloses d'idées naissent ou  
ne naissent pas en osmose  
en rots

la preuve  
avez-vous déjà fait aller  
vos bras comme ça  
mous  
en ronds d'hélices.



Ainsi, le mensonge  
on ne veut pas croire  
ce qu'on se fait vivre non on veut croire qu'on  
viendra à bout de nos calories qu'on  
aura grelotté tous nos nerfs qu'on  
aura assez frenché nos phrases de phrases et  
nos langues en langues en se renvoyant la bave  
n'est-ce pas

évident

que quand une pointe de chip me troue le palais je  
force  
dessus.

Le répandre dans ma gueule  
ce succulent silence.

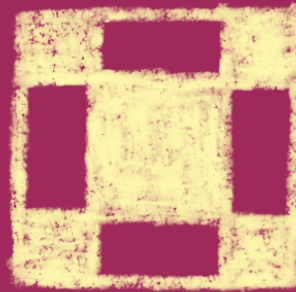
Ainsi, voyons toi  
qu'est-ce tu fais là à parler de même à  
deux doigts d'une autre bouche devant le métro en plus  
à se plier de froid se recouvrir entier d'un bourrelet de ventre  
non ça  
manque de classe.

On en vient toujours  
finalement  
bien au bout de nos joules  
la glotte grise de neige sale un gouffre  
s'ouvre à zéro degré  
rougeur au bout des doigts noirceur  
engourdissement du nez cette  
bave  
un gouffre s'ouvre des  
cacanes de t'ça dans la gorge mucus  
cache-cou masticage toujours à l'envi  
un gouffre s'ouvre et dit Saute

entendre quelqu'un

entre demain et sa peau  
ce qui est dit et ce qui aura été dit  
c'est glissant sur la corde  
un funambule à genoux dit pile ou face dit  
nos plaies sont des garde-manger sont des  
trappes qui attendent de  
claquer sur des cous écoute un gouffre s'ouvre  
dans mes murs mes petites souris.





Ainsi, la veilleuse  
à garder dans sa bouche pour que ses  
canines fassent de l'ombre  
attention  
aux hautes lumières  
un pickup de mémoire te rentre dedans comme  
des rats en cuisine  
leurs pattes nerveuses tendineuses les entends-tu ?  
longer les bords de notre  
conversation.

Dans les craques entre les dalles  
ça chicote ça lèche tout partout  
nous avons peut-être raison enfants  
de les éviter par superstition  
de sentir le diable han pourquoi  
pourquoi ne faut-il plus croire que la lune nous suit.

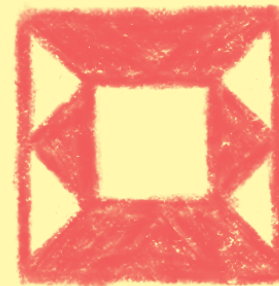
Aucune chance que j'y –  
hm.  
Aucune  
qu'on ait pu avoir raison  
des kids qui crachent et qui pissent et poil et qui cons et connes  
à tourner des serrures en cherchant le bon déclic  
ce qu'on peut bien les embêter  
qu'ils hurlent donc et  
que j'en explose ou que j'en cale des cheveux j'ai toujours  
tellement  
de fun.

Ainsi, la perte  
un gars de mon âge me dit à répétition que  
sa vie le tue  
il dit qu'il est comme une  
télé sur le chemin  
qu'il est comme sorti d'une machine à gommes ballounes  
ça fait que je sais pas  
quoi faire d'autre que de la remâcher moi  
cette phrase à cinq cennes.

À quoi faut-il croire sinon à une caisse qu'on  
compte encore et encore et  
me revoilà normal à dire j'ai  
froid aux mains tabarnouche et j'ai peur de –

non.

S'il faut marcher alors j'irai sur la glace  
dans ce blanc silence.  
J'irai découvrir les muscles de mes jambes.



Ainsi,  
cet imperturbable silence.

Écoute-le  
te coller dessus comme peau de coyote

coyote  
coyote.

À quoi faut-il croire face à ce qui empeste  
sinon au matin  
qui respire dans ma bouche. ◇



# LYNX CANADENSIS

CHLOÉ BRAGANTINI

*Ce qui est perdu n'est pas seulement ce qui n'est plus,  
mais ce qui ne peut plus être raconté comme avant.*

— Paul Ricœur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, 2000.

La dynamique des incendies est essentielle à la régénération des domaines de pessières noires, terre de feu. L'incendie de l'été dernier a laissé le sol à vif, offert. Je le sens respirer lentement sous une poussière tiède. La cendre colle aux semelles comme à une cicatrice fraîche. Je recouvre mes chaussures d'une boue épaisse et noire en marchant trop près de la dernière zone humide préservée des flammes, l'étang du castor situé juste après la cabane de chasse du vieux voisin décédé l'an passé. Mes parents, peu enclins à me parler de la mort, ont inventé qu'il avait décidé de partir loin dans la forêt pour aller vivre parmi les coyotes. L'enfance est un espace idéalisé à protéger du tragique, de la finitude. Je sais que leur histoire est fausse. J'ai entendu madame Richer mentionner l'accident à la pompe à essence du village. Il avait un problème d'alcool et s'est fendu le crâne sur les marches de béton de son entrée en rentrant du bar durant la soirée la plus froide de décembre. C'est le déneigeur qui l'a retrouvé raide mort juste après la tempête, à moitié enseveli sous la glace, trois jours plus tard. Son corps était pâle et bleu, le sang de la blessure avait taché la neige. J'imagine que c'était presque beau. Je préfère abandonner mes chaussures le long du chemin pour éviter que ma mère voie dans quel état je les ai mises. Elle est redoutable lorsqu'il s'agit de prendre soin du matériel. Je rentre à la maison pieds nus, tête basse. Une écharde d'épinette noire s'est enfoncée dans mon gros orteil et je sens mon pouls battre dedans. Je ne veux pas en parler tout de suite, je sais quelle méthode on utilisera pour me la retirer. Mon père me tiendra fermement dans ses bras pour m'empêcher de bouger, tandis que ma mère, équipée d'une lampe frontale, s'affaira à ma blessure, coupera la peau préalablement ramollie dans l'eau tiède avant d'introduire une aiguille pour remuer la chair autour du bout de bois et faciliter son extraction à la pince à épiler. Ça sentira l'alcool à friction et les sueurs froides. Mon frère sera assis dans un coin de la pièce en silence, mi-horrifié, mi-satisfait que ce ne soit pas lui qu'on torture. Non, je ne dirai rien à propos de l'écharde. Je ne boîterai pas. Je préfère attendre que ça s'infecte pour bénéficier d'un traitement plus doux. On me trempera seulement l'orteil dans un mélange d'eau de javel diluée et on attendra. On attendra que le pus fasse son œuvre et repousse l'éclisse hors de la plaie. Le corps sait ce qu'il doit rejeter.



Je suis quand même punie pour être rentrée sans chaussures. On m'enseigne que la perte est plus grave que la destruction et je suis d'accord. L'une persiste dans le présent en préservant un lien actif avec ce qui n'est plus, tandis que l'autre est rendue tolérable par son caractère immuable. C'est de ne pas connaître la véritable histoire qui incommode mes parents. Interdiction formelle d'aller dans la forêt pendant une semaine. Atterrée, je passe des soirées entières à guetter, depuis la fenêtre de ma chambre, la dernière masse d'arbres ayant survécu au feu. C'est les vacances, j'ai tout mon temps. Un livre sur les traces d'animaux du Québec est ouvert sur mon lit à la page du lynx. Il est écrit qu'il fait partie de ces espèces qui pourraient disparaître, qu'il en reste si peu sur le territoire que personne ne parvient à les observer. On compare leur discrétion à celle de fantômes dont on sent seulement la présence sans jamais pouvoir démontrer à personne qu'ils existent. Je veux voir cet animal qui vit dans les marges du monde, pareil aux rêves d'enfants, celui qui incarne ce qui échappe et survit. Étudier cette silhouette libre, la preuve tangible que la nature respire encore et assure la mémoire de la forêt du Bouclier canadien. Discret par nécessité, confiné aux lieux qui n'ont pas encore été colonisés par l'humain, le lynx est puni, lui aussi.

Il est presque midi, M. et moi jouons à défier les limites du comestible en nous imposant des défis redoutables. Sa mère, ivre et anesthésiée par ses antidépresseurs, nous regarde faire. Assise sur une chaise de camping, bière à la main, elle sourit béatement tandis que, sous ses yeux, nous portons la terre de son jardin à notre bouche. Nous grimaçons en nous cassant les dents sur les cailloux. Notre salive devient épaisse, coule le long de nos lèvres en filets brunâtres que la mère absente essuie parfois d'un mou revers de la main. Nous sommes des ogresses, dévorons tout ce qui traîne. *Cap' pas cap'*. Guetter nos proies, ventre au sol, attendre le bon moment pour bondir. Gober les framboises chaudes à même le buisson, les mouches mortes, l'écorce des arbres, les mues de couleuvres, les champignons vénéneux. Nous arrachons les hémérocailles des platebandes et les mangeons en commençant par les racines coriaces, puis la tige plus tendre, jusqu'aux pétales soyeux. Pour nous désaltérer, nous suçotons les vieilles éponges qui traînent dans le réservoir d'eau de pluie collé à la maison. Accroupies dans l'herbe, dos rond, les yeux grands ouverts sur rien, nous ne savons pas encore ce que nous

cherchons. Des bêtes, l'instinct en moins. Le soir, nous vomissons. Nous vomissons tout, parcourues de frissons de fièvre, recrachant notre journée entière jusqu'à ce qu'il ne reste que de la bile. La mère de M. appelle mon père pour qu'il vienne me récupérer. La nuit tombe, la route 389 s'encombre d'une brume tiède. Ma fenêtre est ouverte, côté passager, pour apaiser la nausée de mes excès. Je surveille la forêt qui semble s'étirer le long du chemin, dans un silence d'une densité absolue. Les troncs interminables se dressent comme des sentinelles dans la pénombre. De grandes sections apparaissent trouées à intervalles réguliers, vestiges de l'incendie, avant de redevenir touffues et sombres. Nous roulons lentement pour ne pas surprendre les orignaux. Tout le monde connaît quelqu'un qui est mort en essayant d'éviter une collision avec l'un d'entre eux, attiré par les phares des voitures. J'espère toujours apercevoir l'ombre d'une présence furtive se profiler parmi les arbres, surveillant notre passage.



J'ai de nouveau la permission de jouer dans la forêt, à condition de respecter certaines règles que je m'empresserai d'enfreindre dès la fin de l'après-midi. Mon sac est prêt, j'attends le soir pour m'enfoncer dans les bois, partir à la recherche du lynx. Le sol recouvert de dépôts glaciaires et d'argile se transforme en tourbe, puis en tapis de mousse qui désarme les pas. Le monde semble chuchoter. Le bruissement des oiseaux et des insectes s'apaise à mesure que le soleil tombe. Un calme inquiétant s'installe, laissant place à un murmure différent du jour. La forêt me regarde. La terre relâche son humidité et je sens monter l'odeur verte des hypnacées, des sphaignes, du thé du labrador et des feuilles de bleuet sur lesquelles la rosée commence à se former. Chacune de mes respirations semble hurler et trahir ma présence. Je tente de retenir mon souffle, marche au plus près du sol, à quatre pattes, pour limiter l'impact de mes déplacements. Les arbres hauts et serrés laissent à peine filtrer les rayons de la lune. Je ne peux plus avancer. Je m'assois contre un sapin baumier et, immobile, attends la venue de l'animal. Je surveille chaque ombre, chaque mouvement de feuillage. Quelque part entre les épinettes, une branche ne bouge pas tout à fait comme le vent. Ce nouveau décor, de nuit, m'est inconnu. Je l'accueille dans la peur et l'émerveillement, comme on subit un rite de passage, seule dans le noir pour la première fois. La forêt que je connais par cœur le jour est devenue autre chose, un territoire qui n'a pas besoin de moi pour exister. Épuisée, je m'endors avant l'aube et trouve à mon réveil une empreinte ronde près de mon sac, sans griffes, large comme une paume ouverte. Je ne distingue pas bien ses contours, mais je m'invente une certitude sur cette trace, celle du lynx. Je raconterai que j'ai vu, j'ai vu au-delà. Le retour à maison est à la fois extatique et assombri par la perspective de la colère inquiète de mes parents. Une fois de plus, ils m'interdiront les sorties et m'apprendront la haine exacte des cages. Enfermée comme on crève les yeux d'un animal, je ne verrai que mieux et polirai mes griffes contre les murs. J'ai assez d'imagination pour revenir, en pensée, visiter la forêt de nuit et attendre encore. Protéger ce qui demeure invisible restera ma manière d'être au monde. ♦



# LAC-AUX-PERLES

MAGALY ROY

Ce corps n'est plus le même.  
Ce corps retrace la clairière défrichée, les angles obtus qui habillaient la nuit.

Revit les ébats chansonniers et le public intime  
qui m'aimait sous la grande tente.  
Revoit les couchers orange en dedans, en dehors.  
Répète les crachats, matin, soir, de pâte à dent  
dans le trou à feu.

Étreint les souffles qui n'écoutaient pas s'ils entendaient en premier lieu.  
Repousse le deuxième étage du lit superposé, ciel de plomb.

La prison avait alors plusieurs murs et obéissait aux deux bras d'un homme.  
Ce corps n'a toujours pas fui.

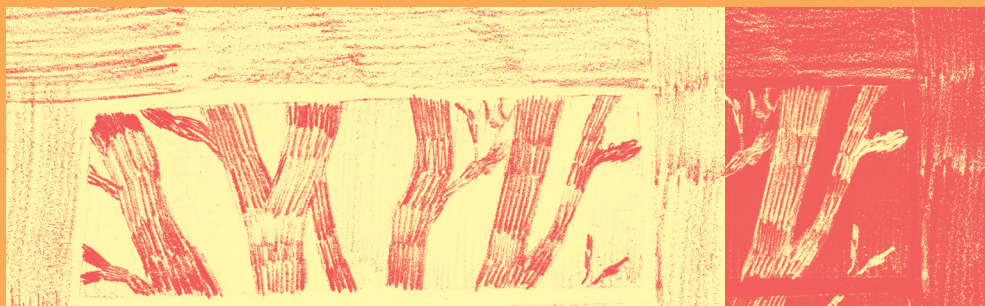
Et les mois d'hiver se sont acharnés. Le lac est plus froid qu'il l'était.  
Je ne brise pas la glace. Je ne brise plus la glace.

Je m'étripe à sortir de moi, à déchirer mon torse comme de la toile,  
à ne déranger personne et à décamper.

Je voudrais démanteler les collets que cet homme a posés,  
sauver les lièvres pour qu'ils ne deviennent pas que des trophées  
racontés autour des flammes qui réchauffent le Nord.

Soigner les branches qu'il a écartées, cassées, amochées,  
balancées au loin derrière lui pour se rendre à la terre et à la mousse.  
Redonner à celles qui l'ont accueilli une forêt vierge de lui.  
Le déguerpier des nuits qui lancinent dans le passé. Celles qui hantent.  
L'en chasser.

J'accuse encore, j'accuse ailleurs. Entre l'écorce des arbres.  
J'ai compris que crier m'était défavorable,  
qu'une femme qui hurle dans le ventre des bois le fait *au loup*  
même si elle dit vrai. Même si c'est sa première fois.



Je veux retrouver le chant qui m'habitait et que j'habitais en retour,  
l'éloge de l'écho que je projetais dans la taïga avant l'essor des poignards.  
Essuyer les sueurs froides qui faisaient fuir la douceur du soir.

Je veux choisir à nouveau. Posséder mon nom. Me dire en premier.

Je veux ressaisir les étoiles, délivrer les rayons lunaires,  
mendier les trous de tisons et pardonner les cendres.  
Je veux m'excuser à la boue, aux pierres, aux racines qui ont tout vu.

Après tant de requêtes de pardon, peut-être arriverai-je à moi-même  
et m'accorderai-je la même grâce que ceux qui savent et qui m'ont crue.  
Peut-être saurai-je enfin pourquoi le noroît m'a abandonnée ce soir-là.

Peut-être pourrai-je habiter ces matins encore mauves de sommeil sous mes cils,  
sous deux astres qui se feront face, confrontant le chasseur à mes innocences.

Je serai le vent pour nocturnes et succubes accusées.  
Je saurai les mots à incanter, les mélodies à réitérer.

Je ferai la plaine ininterrompue où les cris ne se cogneront à rien d'autre  
qu'à d'autres voix qui savent et qui croient. ♦



# TOUTOU BLEU

JUSTINE POIREL



Ici je parle pour le chat et le chat n'en sait rien.

Dans le salon, on s'amuse avec un toutou bleu pendant au bout d'une corde élastique, fixée à une baguette en plastique. Devant lui, j'agite la baguette et le toutou se balance. De droite à gauche, de gauche à droite, mon chat le suit du regard, les yeux noirs, prêt à lui sauter dessus. Lorsqu'il passe finalement à l'attaque, il le mordille un peu et se retire. Puis il fige et le regarde, il reste là à attendre que le jouet bouge à nouveau.

L'autre fois il est revenu de la ruelle couvert d'écorchures.

Sur le dessus de sa tête, il y a une plaie qui s'éternise. Depuis des jours je la nettoie, je fais couler doucement de l'eau tiède sur son petit front roux, j'essaie de la faire disparaître. La plaie est toujours là, elle grossit, elle s'infecte. Elle ne veut pas guérir. Je me suis dit que la meilleure chose à faire était de garder mon chat à l'intérieur, jusqu'à -ce qu'il ait vu un vétérinaire, ou que la fissure se soit refermée, d'elle-même.

Dans le salon je l'observe faire des allers-retours. Sa tête oscille lentement, parfois son nez s'avance pour renifler les miettes de nourriture séchées sur le plancher. Il arrive qu'il s'arrête et me regarde. Il me regarde, assise sur le divan. Il me regarde penchée, il me regarde ne pas le regarder, il regarde mes doigts qui tapent obstinément sur le clavier. Il entend le bruit des touches et peut-être que ça le dérange, ça le démange, visiblement, ça lui gratte un peu trop fort le derrière de l'oreille. Puis il miaule, il miaule, il miaule. Il miaule et il me regarde, droit dans les yeux – les yeux bien grands, et je sais qu'il ne sait plus quoi faire, qu'il n'en peut plus d'être en dedans.

J'accompagne mon chat dans le trop petit. Je me range entre quatre murs blancs, entre les deux divans et notre irritation. Ici, c'est encombrant, c'est une boîte vide avec trop de choses dedans. Avec mes deux colocs et mon chat, on est quatre à remplir le salon-salle à manger de l'appartement. Quatre murs pour quatre êtres vivants, ça fait un mur complet pour chacun-e, et il faut bien faire attention de ne pas se rentrer la tête dedans. En décidant de marcher librement, l'esprit vide de préoccupations, on finit toustes forcément par buter contre le mur, par devoir s'arrêter et repartir dans l'autre direction. La tête engourdie on ricoche d'un bord à l'autre, on erre, les paupières lourdes, le visage éteint. Ça me dérange profondément, ça me pique bien fort l'intérieur de la boîte crânienne. Il faudrait qu'en dedans ça puisse s'ouvrir, il faudrait pouvoir agrandir sans avoir à sortir, car dehors on expose nos plaies à l'air libre, à l'air de partout et alors on risquerait que la blessure s'infecte encore plus. C'est justement pour empêcher que l'infection s'étende, c'est pour éviter de pourrir davantage, qu'on reste à l'intérieur. On est dans un lieu sous vide et la seule issue est bien de rester là à macérer, mais ça, mon chat il ne le sait pas, il persiste à gratter de son côté de la vitre. À défaut de ne pas pouvoir lui faire comprendre pourquoi la porte lui est scellée, je m'isole avec lui. Mes doigts gesticulent entre les angles droits du clavier. On va, on vient, on s'ennuie, on gigote. Ça nous démange ici.

Il y a cinq minutes il mangeait ses croquettes au poulet et là, il décide d'y retourner, de recommencer. Il n'a plus faim. Il n'a plus faim et il revient quand même vers sa gamelle. C'est dans l'ordre des choses ; après s'être gratté frénétiquement, avoir miaulé avec enthousiasme pour aller dehors, après s'être couché sur le divan, sur le bras du divan et en dessous de l'autre divan, manger est probablement la prochaine chose la plus intéressante à faire. Peut-être que cette fois-ci le goût des croquettes ne sera plus le même, peut-être que dans cet intervalle de cinq minutes le contenu de la gamelle aura changé. Comment aurait-il changé on ne le sait pas, on ne se pose pas ce genre de questions. C'est l'envie qui nous guide, l'envie ou l'ennui on ne sait plus, on sait juste qu'on est ailleurs, qu'on est plus tard, et que peut-être qu'alors la nourriture dans la gamelle sera différente. Donc on y retourne, on sent les croquettes, on les mâche et on goûte la même saveur de poulet renfermé que tous les autres jours. Dégoûté, on retourne miauler devant la porte vitrée. On n'a plus faim.

À force d'être enfermé chez soi on devient fou.

C'est une question d'éclairage. Je ne parle pas du manque de lumière naturelle, j'ai la chance d'avoir de très grandes fenêtres, celle de ma chambre s'étend sur presque l'entièreté du mur et ça ne change rien, il y fait toujours sombre. Sombre, mais pas noir, ni endormant. Sombre comme une ombre qui aveugle, sombre comme la fausse transparence de la vitre. Du haut du troisième étage, on regarde passer les gens qui marchent sur le trottoir, les voitures arrêtées aux lumières, le verglas et le soleil qui tape. C'est un voile obscur qui recouvre ma chambre, oui, obscur dans le sens qu'il n'est pas clair, pas clair dans le sens qu'on ne le comprend pas. À travers la vitre énorme la vivacité du dehors s'observe, couverte de traces de doigts et de traces de pattes. Parfois je gratte les bavures graisseuses du bout de mon ongle pour avoir une vision bien nette, pour que la séparation entre l'intérieur et l'extérieur disparaisse. Je ne me suis toujours pas résolue à y passer la guenille et le Windex ; la plupart du temps, les traces ne se remarquent pas, elles se fondent dans la saleté et le bruit de la rue.

Je parle de ce que l'ennui éclaire dans l'appartement quand on y est depuis trop longtemps :

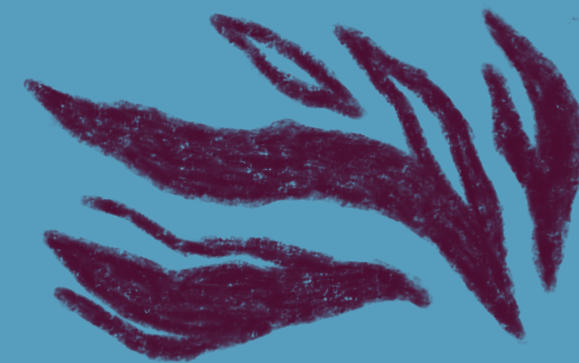
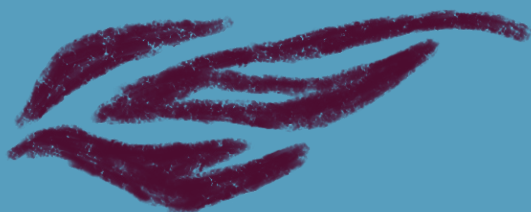
Les mouches mortes coincées dans le plafonnier de la chambre. C'est seulement quand on l'allume qu'elles apparaissent. La lampe en était tachée bien avant qu'on s'établisse dans l'appartement. Personne ne les a enlevées, à quoi ça servirait, puisque que c'est compliqué et qu'elles réapparaîtront, reprendront toujours leur place sous la lumière brûlante de l'ampoule avec le reste des corps inanimés de la chambre.



La poubelle pleine depuis des mois. Les déchets débordent du couvercle avec un tel élan, on a l'impression qu'ils sont projetés par un grouillement provenant de l'intérieur. C'est un volcan et on l'a bouché, une pile de livres est placée sur son couvercle pour qu'il reste bien fermé. C'est une illusion volontaire, on a pris la décision de cacher les ordures, de couvrir notre désuétude, de s'empêcher de regarder le temps qui s'accumule.

Deux divans se font face dans le salon. Entre eux, une bibliothèque accotée au mur, en désordre. Elle déborde, elle aussi, et toujours de la même manière. Un coffre servant de table basse est posé sur un tapis jamais étalé bien comme il faut. Il se plie dans tous les sens, ratatiné par la journée passée à tourner autour du coffre, à tourner en rond. Tourner en rond en cherchant une source d'excitation qui se manifesterait à l'extérieur, à l'extérieur de nous, tourner en rond en épiaant des révélations fuyantes qui se piégeraient dans les crevasses du tapis.

La table à manger est un peu instable et elle titube lorsqu'on la manipule un peu trop fort. Lorsqu'elle vacille, elle fait trembler le verre d'eau qui traîne, à moitié plein, et l'eau à l'intérieur se met à bouger elle aussi. De haut en bas, de bas en haut, elle flatte les parois arrondies. Souvent, quand la table titube, on s'arrête et on regarde l'eau qui s'agite plus que le verre, qui semble bouger par elle-même, comme si le tremblement l'avait réveillée d'une longue sieste et que, maintenant, elle essayait de sortir de son enclos. Le museau au-dessus du verre on l'observe, le regard accroché à ses tentatives de fuite. Il faudrait que la force extérieure soit plus grande, il faudrait lui donner un coup de patte, quelque chose, autrement elle restera contenue encore longtemps, jusqu'à son évaporation. Nos yeux sont maintenant deux trous noirs, deux trous noirs au centre de la tête qui font apparaître des signes de vie. Et si on renversait le verre, et si on le renversait, comme ça l'eau s'écoulerait de la table au sol, alors on pourrait la regarder se répandre tranquillement dans le salon.



Il y a ce toutou bleu fluo qui n'est pas à sa place, languissant sur le tapis. On le repère, on le regarde, on s'en approche et on le pousse, on titille la peluche égarée, gentiment au début, puis plus fort, mais ça ne change rien, elle reste inerte. On continue, on s'obstine sur le toutou bleu, on veut qu'il comprenne qu'il doit répondre quand on le pousse, qu'il doit changer de direction, pousser un cri, quelque chose. On voudrait tellement qu'il bouge par lui-même qu'on ne remarque pas que l'agitation du toutou bleu n'est qu'une continuation de la nôtre. On l'agace, on s'amuse, on s'accroche à l'idée de son animation et c'est finalement lui qui s'accroche à notre patte, qui nous tient par les griffes. Soudainement, les rôles se renversent, on se retrouve sous l'emprise d'un jouet étal. On doit bien se faire à l'idée que le toutou bleu ne bouge pas, son immobilité nous colle à la peau.

Souvent, je déplace les meubles de mon salon, de ma chambre. Je change la disposition. Je change le sens de mon lit, de mon bureau, de ma table de chevet, deux, trois fois avant de penser remettre la pièce entièrement comme elle était. Chaque fois, je refuse de revenir en arrière. Je ne veux pas laisser l'inertie de l'espace reprendre le dessus, non, il faut fixer les objets à de nouveaux endroits, ainsi je suis divertie. Les premières fois que je rentre dans ma chambre réaménagée, j'ai les poils qui se hérissent, j'ai la peau qui frémit, le corps qui tremblotte; les vêtements qui traînent sur le plancher sont maintenant amassés sur le dossier de ma chaise de bureau et mon lit m'attend dans un autre coin de la pièce. Demain, je me réveillerai avec la lumière dans le dos et non à mes pieds; désormais le jour se lèvera ailleurs, et pour toujours j'oublierai le monde et tout ce qu'il est d'immobile.





## Mon chat dort trop souvent.

Parfois, il passe la journée entière roulé en boule sur mon lit ou étendu sur l'accotoir du divan, et moi je le traque. Il dort presque tout le temps et pourtant je suis toujours là, en train de ricocher entre le salon et la salle à manger, à la recherche de son petit corps poilu. Quand je le vois couché des heures au même endroit, dans la même position, je me demande s'il est bien vivant. Je m'approche de lui et je le titille, je le caresse pour qu'il se réveille, je lui gratte le derrière de l'oreille. Je devrais le laisser dormir. Je devrais le laisser là, immobile. Je le regarde et je le vois éveillé, je le vois durant la nuit qui me réveille, qui m'écorche la peau en essayant d'attraper mes pieds qui bougent sous les couvertures. Je sens les petites entailles encore fraîches, des petites enflures qui démangent à travers mes bas. Je devrais le laisser dormir, seulement il dort trop souvent et, dans sa situation, c'est peut-être une mauvaise chose, c'est peut-être un signe de mort, l'immobilité pourrait lui monter à la tête et il ne se réveillera plus. Alors je le regarde, je m'assure de voir son ventre monter et descendre à travers sa fourrure et je le force à bouger, je le pousse hors du lit.

Il arrive qu'il se couche sur le clavier posé sur mes cuisses. Je suis en train de taper, d'enfoncer les touches une par une avec détermination et là il arrive comme un spasme ; sa petite patte perturbe le clavier qui perturbe mon écran qui perturbe tout. Ses petites pattes appuient sur le w le s le x en même temps et le système saute. Ça fait xwssssssxwswsssssssssssxwxwssxwwwwwwwwwwxswsw comme ça, ligne après ligne, et ça durerait jusqu'à l'infini si je ne l'arrêtais pas, jusqu'à ce que ce soit l'ordinateur qui se paralyse. Heureusement cette anomalie je peux la refuser, il suffit de pousser mon chat hors du clavier, et ça j'en ai la force. D'abord, il n'est pas très gros, et la plupart du temps il se laisse faire, je peux le déplacer à ma guise sans qu'il se débatte. Quand je le prends dans mes bras il s'affaisse contre moi, je le sens s'appuyer dans le creux de mon épaule, s'enfoncer et à ce moment-là c'est un corps tout mou que je tiens entre mes bras, c'est une petite touffe orange que je transporte où bon me semble.



Dans le salon je fais balancer le toutou bleu au-dessus de sa tête. Il me regarde, ou plutôt il regarde mon bras qui bouge en même temps que le toutou bleu. Il voit ma main tenant la baguette, tenant la corde, tenant la peluche bleue, et il tourne la tête. Il se met à regarder ailleurs, à regarder autour, à regarder pas grand-chose en particulier. Puis il se couche, il ferme les yeux et il s'endort. Il est possible qu'il en ait simplement eu assez, que ce soit la fatigue qui l'ait mené à la désillusion en faisant rétrécir ses pupilles. Soudainement le jouet ne bouge plus par lui-même, soudainement c'est la main qui s'éveille et le toutou bleu s'endort devant nos yeux. Le voile tombe et on comprend. On comprend que pour attraper le jouet on doit nécessairement croire au jeu de l'autre, de moi, on doit se faire prendre. C'est la main qui agite le bâton, qui balance la corde, qui donne vie à la touffe bleue. Alors peut-être qu'on est le dernier maillon d'une réalité en chaîne, et que si on veut en finir avec le jouet, il faut donc en finir avec la main qui nous nourrit. En finir pour de bon, c'est admettre qu'un jour la gamelle sera vide, et qu'on recommencera à avoir faim.

## Il faut ne pas trop pourrir devant la fenêtre.

On essaie d'en sortir, de ne pas consumer la vitalité qui grouille encore dans nos ventres. Ma tête elle grouille aussi, mais plus elle grouille, plus elle s'embrume et plus elle s'embrume, plus elle tourne sur elle-même. À l'intérieur, le mouvement est une illusion qui se reconfigure sans cesse quand on essaie d'en sortir. C'est seulement une fois hors de la plaie qu'elle creuse qu'elle finit par se calmer, la tête, c'est seulement là qu'elle peut reprendre son souffle. Cette évasion je la fais tourner en boucle, je la joue de mille manières, comme je réinvente constamment le dehors qui sort du cadre de ma fenêtre. J'imagine la sueur noyant nos yeux qui s'évapore, je vois l'air qui entre et qui sort. Je nous vois tourner autour du coffre, de l'autre côté du voile je nous vois à l'intérieur, nos pupilles comme des gros trous noirs. ♦





# SE METTRE À LA TÂCHE DE L'AMOUR ET RAVALER CE QUI TOMBE EN SOI CE QUI FAIT HUILER LE MIROIR

FLORENCE SABOURIN-SIMARD

j'ai toujours eu faim  
comme on repousse la vague  
comme on ouvre une porte  
lentement puis tout d'un coup

devant tous ces excès entrebâillés  
on découvre bien

que le désir est une petite mort

on se met à les voir les statues les mémoires de chair et de sable

qui gardent et protègent

des histoires à dormir – ce savoir qui invente la ligne invite à s'en tenir au passage  
de fille à femme – faites de souliers perdus et de pommes pourries

car il le faut bien – et qu'elles ont raison  
il faut s'y attendre

au jour du morcèlement

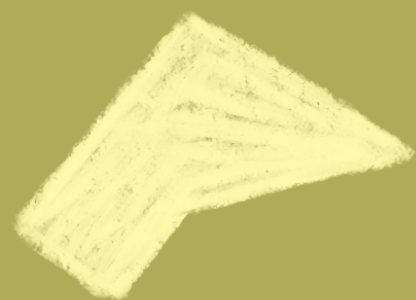
à la folie de l'amour la grande la finale  
voir venir la démanteluse pleine de dégâts de pots cassés

il faut bien s'y préparer

avoir à tout moment de la colle dans sa poche  
tenir l'allumette et l'extincteur ériger les murs que les passions soudaines  
incrustent érodent



me  
 désarticule  
 n'en fait rien de cette peau rien de ce trait  
 qui borde mon absence  
 sous les airs des contes prémâchés  
 file la suite réinvente le mot folie le flou des premiers jours  
 fait violence au texte ou à la peau – même chose – même point de départ :  
 n'ai pas de temps à perdre  
 pour grandir et créer



cette mise en danger mise en scène



lorsqu'il m'embrasse ses yeux sont froids  
 sa langue se greffe en moi accroche le fond

de mon ventre me baigne d'une lumière qui ne sait plus mon corps

je lui implore de me faire femme comme on a l'habitude de construire l'autre de  
 ce qui manque chez soi. je n'ai qu'à garder mon souffle qu'à laper la faute la laisser  
 couler

elle promet de me faire pleine – inondée

de tout ce que je pourrais être

tout ce qui ne se reflète pas dans la vanité – me déserte me manque – pour en faire  
 quelque chose de ce sac – cette autre – cachée sous les draps

au soir je retrouve ma peau fade et blanche parsemée de dentelle sale je n'ai plus  
 droit aux excès ni à la pause – alors je sors et me couvre de coton mais lorsque la  
 fatigue me prend j'accède à ce savoir qui me surplombe – le sommeil est un luxe  
 qui s'achète en pliant

je n'ai pas la force de recoudre

et laver tous ces membres

laissés au sol après l'amour



sous la lumière première de l'après  
les statues m'appellent et me font leur  
m'invitent à me fixer aux détails – je fais donc l'inventaire de mon corps.

mais je crois bien avoir omis de photographier – de capturer mes cernes  
mes bleus et rouges gonflés de ses larmes de cette tristesse qu'il portait  
le jour où les savantes m'ont soufflé la réplique le jour où nous avons pointé  
l'organe ouvert – demandé la provenance de cette excroissance cette peau  
bordant mes paupières – étendue visible de la première frontière entre la  
violence et le vent

je crois bien ne pas avoir tenu ma tête droite – pris à pleine dent la pomme  
pour lui faire demeure lui donner lignée sous mes côtes

je crois bien ne pas avoir fait d'enfant ne pas avoir sauvé personne

les statues me rassurent

tout ce qui hurle tout ce qui se brise est une preuve un acte de  
dignité – les membres qui se ferment se figent lorsque nous  
les comptons – en faisons le tri – sont alors pliés arrondis inconnus il faut  
en être fier·e. les statues me disent fier·e de cette grandeur de cette force  
que nous avons de déchirer

au creux du ventre des cris nous parviennent les secondes s'arrêtent sous  
les vibrations des horloges le rouge poursuit sa course sous nos jambes file  
et embroche ce qu'il reste de rose et de rêve – baigne la plaie – première parole –

l'encre régule pulse plonge dans le même bleu dans la même pompe constante que  
ce que nous sentons au bout de nos doigts – tout n'est que bruits que battements  
qui reviennent et agissent en ce sens – celui de la chute

et puis un jour c'est l'heure de dormir. alors on s'attable à la tâche. la tâche de se  
mettre au monde





# IL RESTERA TOUJOURS DES MIETTES

MARILOU BESSETTE



Close up sur un œil de bœuf à disséquer. Du coin de mon œil à moi, j'aperçois un regard bleu qui s'agence à un chandail marine. J'entends du coin de l'oreille les fluctuations d'une voix rauque, l'image de tes yeux dans ma rétine traverse mes globes ; ensemble nos yeux font des nœuds avec nos canaux de je ne me souviens plus quoi.

*je ne connais toujours pas l'anatomie des yeux, parce que dans mes cours de bio, j'avais mon écouteur dans une manche et ma vape dans l'autre, ma partenaire de lab avait fait six plombs avant de venir manier des scalpels, et moi je pleurais des plombs, je pleurais des clous, je pleurais des cordes, mes larmes sur l'œil de bœuf, œil pour œil, de notre classe à la vôtre*

J'ouvre la porte du local en retard, les bobettes pleines de sang. Pas le temps de passer aux toilettes ; pour te voir plus longtemps ce matin, je me suis régalée de toutes nos quinze minutes de pause assise en face de toi, sur un banc pliant beige qui craque quand on se déplace furtivement.

Je t'ai acheté un biscuit pas cuit de la cafétéria et une sloche à six piasses, et te regarder sourire, les yeux encore rougis par les larmes, ça m'a fait oublier que ce matin mon naproxène est resté sur ma table de chevet et que je me déverse partout dans mes jeans trop petits. La cloche a gémi ses huit coups, t'es partie vers ton cours de maths, moi mon cours de bio.

*je me demande si, maintenant, quand tu vois des livres, tu les retournes pour voir si ce serait pas ma face qu'on voit ; si le thème du nouveau recueil de poèmes couché sur les rayons de la coop, ce serait pas une semi-prose qui parle de ce que je pense de toi, qui parle de mon balcon qui accueille les larmes et les botchs que je voudrais t'envoyer par la poste, une semi-prose sur comment mon cœur émietté se retourne à l'envers à chaque fois que je lis une à la suite de l'autre les lettres de ton nom, et qu'à chaque fois que je marche derrière une tête blonde sur saint-denis, j'attends toujours qu'elle se retourne pour voir si c'est toi, mais à chaque fois, sur saint-denis saint-laurent ontario ou sherbrooke, c'est moi qui dépasse et qui tourne la tête, et même quand c'est pas toi j'ai envie que ce soit quelqu'un qui me reconnaisse pour pouvoir dire allô comment tu vas quoi de neuf, et que quand je commence à expliquer le sujet de mon avant-dernier travail de bac, je vois dans les yeux de mes amoureuses du secondaire que ce que je fais n'a aucune importance ; c'est à ce moment-là que, coin sherbrooke/sanguinet, je fais un backflip dans la côte et je déboule en culbute, je descends la pente glissante de sanguinet sans crazy carpet parce que je l'ai déchirée l'hiver passé ; rendue en bas de la côte je suis pleine de sel, alors je liche mes bras et la semelle de mes souliers ; j'ai pas peur des petites roches qui se logent entre mes amygdales et qui bloquent mon œsophage, des roches qui ont déjà fait en sorte que les sandwiches de la cafétéria passent autant que mes blues dans une porte*

Je rentre dans la classe en rampant, le sang sèche et ça se sent. Je replace mes bobettes à travers mes jeans. Je m'installe et dépose mon cartable vert, à la couverture arrachée par ma porte de casier. Dix-sept vingt-deux trente-huit, j'oublie jamais mon code. J'aimerais ça me le tatouer, mais j'ai trop peur de saigner.

La prof fait rouler un petit chariot qui couine en grincements aigus. Le poil de bras me lève, pourtant je l'ai rasé la semaine passée. C'est à refaire. Je lève mes jeans à la hauteur des chevilles, baisse ma chaussette, celui-là aussi est à refaire. J'irai acheter des rasoirs après l'école, mais juste à seize heures vingt. De seize heures dix à seize heures vingt, t'attends ton bus et moi je l'attends avec toi. Je partirai de l'autre bord après. Au moins, j'aurai un huis clos avec toi dans l'abribus. Je graverai ces dix minutes-là au stick and poke dans mon cerveau.

Le chariot de la prof déborde d'un épais sang de bétail. On émiette un cœur de bœuf. Vingt ruminants ont perdu leur organe. On leur a volé pour mettre nos mains sales dedans, pour fouiller la plaie. On veut voir comment les artères servent de tuyau à l'amour. On écrit sur l'examen avec nos stylos rouges, *l'aorte est moins épaisse que la veine cave*. Puis on ouvre le manuel et on a faux.

*à chaque fois que je lis un livre je me dis que ça rentre par une oreille pis ça sort par l'autre, je peux pas en parler, c'est comme à toutes les fois où on me demande ce que j'aimais de toi, je sais pas quoi répondre à part que le feeling était pas pire, mes doigts suaient un peu sur les pages parce que le livre devient lourd quand je le tiens en asymptote au-dessus de ma face, mais mes mains sont surtout fatiguées d'avoir tourné mes bagues en te regardant sans cesse*

La prof dépose un cœur devant moi et ma partenaire de lab aux petits yeux. Elle, elle émiette son cœur à coup de cocottes et de cigarettes bouchées par des petites boules qu'elle façonne tendrement. Je lui souhaite de devenir potière. Je me souhaite de l'apercevoir sculpter dans un atelier du sixième de l'UQAM, je me souhaite de cligner des yeux avant de tomber sur son nom dans une page de journal.

*aujourd'hui, il fait soleil, j'ai l'impression d'être en mai, mais on est fin novembre, donc je me prépare au pire, j'attends l'appel du garage qui me dit que mes pneus d'hiver sont installés en pensant à aller fumer un joint assise sur la bouche d'égout du parc d'à côté, d'où on voit l'auto-route défiler, des autos qui s'enlignent en mimant le bruit des vagues du fleuve gercé de presque glace derrière*

On prend notre scalpel. Ma main sur la sienne. Ses mains sont moins froides que les tiennes. Ses yeux aussi rouges que les tiens, ses cheveux plus gras. Avec la lame, je coupe un peu de mes cheveux pour que ta main rentre mieux dedans : moins de nœuds dans mes petites vagues jamais brossées. Mes cheveux tombent sur le cœur, un organe poilu, c'est du jamais vu, on nous remarquera peut-être. La fille émiettée rit, repousse ma main, saisit le scalpel à deux mains et l'enfonce dans le cœur. Elle le fend en deux. On l'ouvre tranquillement. Un peu de sang coule sur ma chaise en plastique. Je retrousse le côté droit du cœur, elle le côté gauche, et on épingle chacune notre côté sur la plaque de cuisson recouverte de liège, le même liège sur lequel ma grand-mère accroche des photos de moi pour me rappeler à quoi je ressemble.

Tu pousses brusquement la porte de la classe. Ton mascara coule et tu le laisses glisser derrière toi à mesure que tu cours vers mon bureau. Tu as tout retenu de ton cours de maths, tu sais que le chemin le plus rapide c'est toujours l'hypoténuse ; tu coupes à travers les bureaux. Pour être certaine que personne ne t'arrête, tu saisis deux scalpels, un dans chaque main. Mais personne ne bouge, personne ne parle sauf peut-être pour se dire *pauvre p'tite*. Tu te diriges vers moi, mais les bureaux sont trop collés, tu ne peux pas les traverser. Tu essaies de les enjamber, mais tu es trop petite, alors tu montes dessus. Avec tes vans à carreaux, tu piles sur tous les cœurs qui sont sur ton chemin. Ils s'écrasent en faisant un bruit de jouet pour chien qui fait crispier les fronts. Le sang gicle partout, mais sur tes souliers noir et blanc, ça paraît juste à moitié. Et sur tes pantalons, tu crées des belles mosaïques avec le bleu de ta sloche du matin que tu t'es échappée partout quand tu riais à tes blagues en buvant.



*et quand je fais semblant de parler de mes séminaires dans les cinq à sept, je m'ennuie du temps où on se partageait la même bouteille de rhum trouvée pour pas cher (dans l'armoire de mes parents) en se disant on est ensemble sur la bouteille ; moi j'entendais juste ensemble et j'aimais ça, je me disais que la bouteille, c'était comme des lunettes qui te faisaient voir juste moi, comme des lunettes bleu et rouge de cinéma mais d'où le seul relief qui ressortait c'était ma face, je m'ennuie du temps où on se partageait le goulot du captain morgan en mouvements d'intimité, à toi à moi à toi à moi, où pendant que tout le monde disparaissait dans une épaisse fumée opaque, nous deux on se noyait la gorge parce qu'on avait peur de devenir comme la fille émiettée de mon cours de bio, mais dès que t'es partie, moi je me suis sentie comme elle, j'ai commencé à m'émietter avec des cocottes aussi, comme dans les expériences de dureté où le diamant est plus fort que la vitre, moi les cocottes étaient plus fortes que mon cœur, alors pendant qu'elles restaient intactes en forêts miniatures, mon cœur se désagrégeait en déboulant jusque dans mon estomac, me faisant tout vomir, sauf ce que tu me partageais, les seules choses qui rentraient c'étaient les biscuits de la caf séparés en deux et les puffs de ma vape échangées en un pour un, encore un goulot à partager, encore une intimité de l'exclusivité, dans le un pour un, personne d'autre pouvait rentrer, on était toutes seules dans un gros nuage de vapeur qui construisait des murs autour de nos mains se frôlant*

Tu t'arrêtes, debout sur mon bureau, devant mon cœur, celui du bœuf qui maintenant appartient à moi et à la fille émiettée. Il est à nous parce qu'on doit le trancher et éparpiller les morceaux de veine et de myocarde sur une feuille huit et demi par onze pour pas couler notre année, pour pouvoir rentrer au cégep dans trois ans, se faire un avenir même s'il est sans goulot partagé. Tu te penches et tu prends le cœur à une main, tu l'éventres, tu le tords pour le vider de son liquide, comme on fait avec nos serviettes de piscine humides. Le jus du cœur me tombe dessus, je mets ma bouteille de métal en dessous en récipient. J'en récupère le plus possible, parce que j'ai oublié de mettre mon V8 dans ma boîte à lunch. Ma bouteille déborde, je l'approche de ma bouche en regardant la tienne, je pense à t'abreuver mais me reprends ; malgré les nœuds dans nos yeux je détourne enfin le regard ; je mets mes lèvres sur le goulot et je bois tout son contenu sans t'en laisser une seule goutte. ♦







# DERRIÈRE LA MAISON DE L'INCESTE IL Y A UN CHAMP DE PAGES VIERGES

FLORENCE LACOMBE

- Au milieu des hommes, j'étais la différente, j'étais moi-même, mais en toi, ce que je perçois, c'est la part de moi qui est toi. Je te sens en moi ; je sens ma propre voix qui est plus épaisse comme si je m'étais saoulée de toi, comme si chaque parcelle de notre ressemblance était soudée par le feu et que l'on ne puisse plus distinguer de césure entre nous.

(Anaïs Nin, *La maison de l'inceste*)

*Que sais-tu de mon corps ?*

Moi, S., suis née nue comme le Christ dans une crèche de cannibales. Ma première vision de la terre fut celle de Marie et Joseph avalés par l'ange, ou le bœuf, ou le divin enfant, peu importe. Mon linceul d'infante, morte en souvenir – mais jamais en chair – régnant sur le festin marital et sa fontaine d'abois ensanglantés. *Tu ne sais rien de la forme que prennent mes muscles lorsque je nais. Mes tendons craquent. Gémissent. Que Dieu me bénisse. Amen.*

Toi, A., expulsée de l'utérus des fosses abyssales, entre les plaques tectoniques, sous l'océan Atlantique. Ta première vision de la terre fut bleue. Toute bleue. Ton berceau, trône de corail, cimetière de toutes les amertumes à venir. Ton père, le roi des tritons, et toi, la sirène aux milliers de dents de requin. *J'aurais donné mon souffle en sacrifice pour naître dans une eau aussi vaste, tiède. Et la fureur fut.*

Le jour où je t'ai rencontrée, tu ne m'as pas serré la main, tu l'as mordue. J'ai salivé. Puis, entre les algues, nos cuisses se sont frôlées. *Je me serais noyée si tu ne m'avais pas rattrapée.*

*Et l'eau saline qui s'écoulait de mes cils ne parvint pas à tempérer l'opprobre. J'ai cédé à l'étreinte. Tes bras d'anguille autour de mes côtes fébriles. Je voulais te donner le verbe, je le jure, je le voulais, mais je me suis enfuie. Je t'ai écrit une lettre. Quand tu l'as lue devant moi, tu as dit : « Ceci est le livre que tu composas et tu es la femme que je suis. » Pendant un moment, j'y ai cru. Mais maintenant, je suis prisonnière de ta chambre, et j'aimerais bien savoir le temps qu'il fait dehors.*

Tu n'aimes pas que l'on te parle de ton pays bleu, alors je me tais et parle des couleurs qui sont les miennes. Tu crois que tu règnes sur toutes les nations du monde, comme le Seigneur lorsqu'il ne regarde pas ailleurs, que tu peux voler tous leurs tissus et t'en faire une écharpe, que tu peux collectionner les amants et les garder comme des billes de verre dans un bocal. Des fleurs séchées au-dessus de ton lit. Mais je ne peux pas te briser le poignet. Que veux-tu que je fasse ? J'ouvre les bras et tente de recouvrir l'entière de la mappemonde. *Choisis donc un territoire. Je te promets un pays sans guerre. Et je ferai de mes veinules un drapeau vierge.*

*Que connais-tu de ma peau ? Mauve et pulpeuse. Elle tend. Oscille.*

Tu dis que notre moelle provient de la même source, mais j'en doute. Ta peau ne s'enroule pas sur tes os, elle pend comme un chiffon, s'écroule au sol, voudrait revenir à son apesanteur originelle. Et pourtant tu l'exhibes, fière et sauvage, flanque tes cernes gonflés d'eau au visage de tous ceux qui osent une réplique. Voilà ce qui nous distingue. Ma chair est ferme et d'une couleur que tu ne saurais nommer. Si je collais mon ventre sur le tien, tu attendrais le point d'ébullition. Et j'aurais le souffle coupé.

Malgré tout, tu ne veux rien entendre. Tu répètes que ma peau est de nacre et j'étouffe un rire. *Je ris parce qu'il n'y a que toi qui puisses déshabiller mon dos, rouge et en sueur, et y voir le palais de perles de ton enfance. Parfois, je soupçonne que tu aurais voulu que je t'enfante.*

Moi, S., je couvre tous les miroirs qui ornent ma grange humide, et toi, A., tu les dévoiles sournoisement dès que je tourne le dos. Comme un couteau sous la nuque. Toujours pour mieux m'épier du coin de la pièce. Ma jolie geôlière. Ce n'est pas notre ressemblance qui est soudée par le feu, mais les barreaux de ma cage. *Et le volcan fut.*

J'ai peut-être forcé le verrou de ma cage, mais toi, tu regardais ailleurs. *Lime donc mieux mes canines, la prochaine fois.*

*À chaque minute, tu veilles la sauvagerie de mon songe. Quelle odeur a-t-il ? Je gruge mes dents comme un animal en muselière.*



A., je te demande de me répondre sincèrement, car, vois-tu, j'ignore ce que tu lis sur mon visage lorsque les vagues du sommeil me traversent. Si, comme tu le jures, notre chair est de la même fibre, et que nos souffles ne sont qu'hésitations sur le même verbe, pourquoi évites-tu le mot qui remplirait l'interligne sur la page ? *Je ne connaîtrai donc jamais l'ampleur de ton aveu ? De quelle couleur est-il ? Le bleu de ton pays. Est-ce pour cela qu'il faut taire le verbe ? Qu'est-ce, donc, qui t'empêche d'enfouir ton front au creux de mon abdomen empourpré ?*

*Pourquoi te tiens-tu à l'écart ?*

Un jour, je le sais, tu écriras un livre et il sera large et humide et giclant comme la rivière en débâcle, et mon initiale sera tamponnée sur toutes les pages à l'encre indigo, et je n'aurai pas prononcé un mot de trop. Et donc, ce jour-là, tu desserreras la laisse autour de mon cou. Peut-être, même, tu enlèveras la muselière, et enfin j'écarterai les jambes, coup de théâtre, infertile. J'allaiterai un enfant qui ne viendra jamais au monde et tu lui donneras ton nom de famille. Je scruterai chaque mot imprimé sur son baptistère et m'en offenserai chaque jour. *Qu'est-ce qui, dans la distance, te permet de transmuter mes chromosomes ? Est-ce la matière même de mon silence qui te permet de composer le dictionnaire de tes attentes ? Quand je lis ton journal, je sens qu'il est troué de pages vierges.*

*Que sais-tu de mon espèce ?* Intervention divine – ton ascendance royale refoulée dans ma trachée. Tu dis que je suis ton ange, mais qu'est-ce que cela trahit de ta nature – animale ?

Moi, S., je ne mentirais pas sur ce genre de choses. Tu dis que je me couvre d'un drap de mensonges pour voiler le regard de la foule mâle qui me châtie de son toucher. Il est vrai que je souligne d'un trait mensonger chacun de mes verbes, mais que veux-tu, A. ? La bestialité quotidienne me fait saliver. *Et tes journaux dans lesquels tu gribouilles chaque jour, comment épellent-ils mon nom si ce n'est pas à l'envers ?*

Moi, S., je cligne d'un seul œil lorsque je t'adresse la parole, car je guette ta morsure imminente, fauve. Je suis née dans un désert de braises encore chaudes et je ne pouvais pas voir mes mains. J'ai dû servir le dessert grotesque de ma cyprine à tous ces hommes, puis l'Eucharistie. J'ai dû surmonter toutes les fontaines d'abats explosés que tu connais déjà, et puis la rage de ta mère la pieuvre, alors oui, A., parfois, je mens. *Mais si je mens, ce n'est que pour rétablir l'ordre du monde, m'épargner une souffrance de trop. Mais tu ne comprendrais pas ces machinations, toi qui ne souffres que pour le plaisir de ressentir une sensation étrangère.*

Fais donc de moi une guerrière exotique alors que j'avale ma propre langue à chaque virgule. Penses-tu que j'ai réellement joui de tous ces crachats mâles sur mon visage ? Ma phrase insupportable est un théâtre. Mes cuisses en sont le rideau. *Détourne donc la tête si tu n'aimes pas le spectacle.*

*Que sais-tu de mon verbe ?*

C'est toi, A., qui le composes, le contournes, le brises en quatre morceaux dont tu expies le contenu sur une page vierge dans laquelle tu t'enroules. Je ne t'ai jamais demandé de faire de mes bronches une toile de dix pieds de haut. Mais voilà que l'on sait lire, dans toutes les écoles du monde, les nervures et les tressaillements qui secouent mon diaphragme chaque fois que je fais de ton doigt de pieuvre ma tour de contrôle. Chaque fois que je me gave de ton sucre.

*Et que penses-tu savoir de ces hommes qui me traversent ?*

Leurs dos de bovin qui s'essoufflent sur des terres indéfrichables et sur mon bas-ventre, comme les jardins de ronces de mon ancêtre Caïn. Leurs contrées de roc dont la froideur et la dureté font jaillir de mes seins une mer de lait incontestable.

Bois donc, A., je ne suis pas étanche, alors profite-en. *Saoule-toi donc, tu le fais déjà de toute façon. Mais ce n'est pas de moi dont tu t'engraisses, c'est de ton humiliation journalière. Même dans la honte, tu jubiles. Par le transfert de ta salive sur ma langue, j'aimerais recevoir le don d'une telle euphorie.*

Mais moi aussi, S., j'ai joui d'une animalité qui me terrifiait. J'ai souillé la pureté de mon sentiment pour respirer un peu mieux, baptisé mon sexe dans une mare de sperme, et je m'en excuse, ma belle sirène, mais que veux-tu ? L'espace insécable entre ton bras et mon ongle forme une auréole mauve et dangereuse, une horde de poissons fourbes et furieux qui m'excommunient de ton utérus rose.

Que nos mains moites se lient, un jour, sans s'auto-supplicier de nouveau, et je croirai peut-être en leur substance miraculeuse. Mais en ce jour innocemment bleu, je m'excuse, A., car je doute que la ressemblance de nos corps soit assez grande pour permettre leur fusion, sans que je les brûle au fer chaud qui scelle mon baptistère.

*Et surtout, je t'embrasse, A., mon amour, car nous n'avons pas la même bouche. ♦*





# LA FILLE DU TAXIDERMISTE

ALEXANDRE CÔTÉ-PERRAS



*Do you want to see something scary?*

Elizabeth m'invite à entrer dans ses souvenirs. Elle me parle de la salle de trophées nichée dans l'aile ouest de sa maison : elle veut me montrer ce qui se tapit chez elle depuis qu'elle est toute petite. Une bonne semaine doit s'être écoulée depuis que je suis arrivé, et encore, j'ai l'impression de n'être passé que par le quart des couloirs et des portes, de n'avoir visité qu'un échantillon des pièces et des chambres.

Oui, je veux voir.

Par la fenêtre, nous observons son père se faire ouvrir la portière de sa voiture par le valet. De tout mon séjour, je croyais qu'il ne s'absenterait jamais. Je n'aime pas la façon dont il me regarde, constamment, comme s'il voulait me capturer, m'emmener.

Chaque matin, au déjeuner, il m'offre une somme d'argent et me dit que l'argent ne l'intéresse pas ; ce qui l'intéresse, ce sont les choses. Et chaque matin, je mange sans appétit, en attendant qu'Elizabeth se lève et que nous partions nous balader dans la campagne.

Je ne sais pas pourquoi mon amie m'a offert de passer cet été avec elle, ni comment je me suis mérité une place parmi tant de richesses. Je ne suis même plus sûr de savoir comment nous nous sommes rencontrés. Je sais qu'aujourd'hui, je me suis réveillé dans la plus belle chambre qui m'ait accueilli. Qu'au rebord de ma fenêtre, une créature noire et blanche chantait. C'était une pie bavarde, *a beautiful little magpie*. Je me suis approché du cadre pour suivre son tracé dans les airs, la lumière grise. Au-delà de la pie, mon regard s'est confronté à tous les nuages de l'Angleterre.



En suivant Elizabeth au travers de la cour intérieure, je constate que son chat tient maintenant l'oiseau dans sa gueule. Mon amie esquisse un sourire triste. Elle me semble pensive. *Oh, it's nothing, it just reminded me of a nursery rhyme my father used to sing to me about magpies.* Je suis étonné : je n'aurais pas cru que cet homme pouvait avoir la tendresse de chanter une berceuse, même à sa fille. S'il existe de l'affection entre elle et lui, la façon rigide qu'a Elizabeth de se tenir en sa présence me l'a bien cachée.

Je l'aime sans tout à fait la connaître. Si j'essaie de lui poser des questions sur sa vie, elle clôt la discussion en me disant que son rapport à elle-même est plutôt flou. Les réponses me viennent uniquement quand je ne les demande pas. J'ai vite compris qu'Elizabeth préférerait le silence à la parole. Parfois, elle oublie momentanément de respirer, comme si l'inertie était sa première nature. Alors, je pose ma main sur son dos, et le souffle lui revient.

Nous rejoignons l'aile ouest de la maison. Notre entrée perturbe la poussière, elle emplit l'air et me monte au visage, s'invite partout, jusque dans ma gorge ; je dois fermer les yeux et réprimer ma toux. Quand je rouvre mes paupières, les lampes s'allument et Elizabeth me semble beaucoup plus jeune dans cette lumière. Nos mains entrecroisées sont celles de deux enfants s'apprêtant à défier les règles.

Quel âge avons-nous ?

Dans les couloirs, nous tournons à gauche et à droite, dans une direction puis dans l'autre, jusqu'à ce que la porte de la salle des trophées se dévoile. Elizabeth prend un moment pour trouver la bonne clé. Cela fait une éternité depuis qu'elle y a mené quelqu'un, mais elle en est sûre : tout ce qui y demeure est resté aussi immobile que dans sa mémoire. Je lui dis que la mémoire ment et s'altère souvent. Elle m'interrompt. Rien ne change entre ces murs, son père s'en assure.

Nous devons en profiter alors qu'il est absent, il n'aime pas que ses choses soient dérangées. Faisons vite. La clé trouvée, mon amie pousse doucement la porte, juste assez pour que l'on puisse se faufiler de l'autre côté.

Cette pièce sent l'homme, alors même que l'on y est témoin de tout sauf de lui. Entre les chaises et les divans, montés sur des piédestaux, des animaux nous regardent, immobiles, recroquevillés ou prêts à bondir, mais sans vie, sans réelle menace.

Parmi les oiseaux perchés ici et là, je repère trois pies. Elizabeth les pointe une à une en chantant sa berceuse : *One for sorrow, two for joy...* Elle caresse les plumes de la troisième du bout de son doigt. *Three for a funeral*, conclut-elle, en désignant le reste des trophées.

Mon regard croise celui d'une louve, montée au centre de la pièce. *Father pretends that she was England's very last.* Mon amie m'apprend que cela fait longtemps que les loups ont été éradiqués des îles Britanniques, les chasseurs allant jusqu'à brûler leurs forêts ; à leurs yeux, les loups ne représentaient qu'une menace au peuple, au bétail et au gibier du roi. En m'approchant de la créature, j'observe son ventre, rond et bas. Elle était enceinte. Je détourne les yeux.

Les bêtes empaillées du père d'Elizabeth sont belles à en faire oublier leur mort, mais une envie de vomir me prend comme si j'étais tombé sur des charognes. Enfin, je peux me faire une idée des moyens par lesquels le père et ses ancêtres ont accru leur fortune. Une part importante des prédateurs et des proies qui hantent ce lieu ne sont pas natifs de l'Angleterre; ils ont été ravis de ses colonies. Nous encerclant, voilà les grands félins des Amériques, de l'Asie et de l'Afrique.

Tous les piédestaux sont identifiés par les noms commun et latin de ce qu'ils portent; la provenance et la date d'acquisition systématiquement indiquées; excepté l'un d'entre eux, mis en retrait. Sur la plaquette d'or de celui-ci, il est seulement inscrit «*Dearest*». Je ne comprends pas. Ce socle est vide; c'est à peine si je peux distinguer l'empreinte de ce qui s'y tenait dans la poussière. Elizabeth pousse un cri de surprise. Ce n'est pas normal. Il est bel et bien censé y avoir quelque chose devant nous.

Je lui demande à quoi l'animal ressemblait. Elle est incapable de me le dire. *Father will think it's my fault that it's gone missing*. Elle panique. Elle insiste qu'il faut absolument remédier à cette absence avant que son père ne revienne.

La façon dont elle me regarde me donne le pressentiment que si on ne la retrouve pas, ce serait peut-être à moi de remplacer ce qui manque.

À la lueur des lampes, nous cherchons ce qui a été égaré. Rien n'y fait. Elizabeth s'aperçoit qu'elle a laissé la porte de la salle entrouverte. *I've never forgotten to lock it behind me before*. Plus mon amie s'affole, plus les contours de ma vision deviennent flous. Ce sont les ombres des trophées qui s'animent doucement.



Là où je distinguais un instant plus tôt une silhouette, je n'en vois plus. Un à un, tout autour de nous, les pelages glissent au bas de leurs socles, à commencer par celui de la louve.

Elizabeth tente en vain d'agripper les pattes et les ailes, les fourrures et les peaux. J'hésite à savoir si je devrais l'aider ou laisser les choses s'échapper. Pour la consoler, c'est mon amie que j'aimerais retenir. *It's my fault*, répète-t-elle sans cesse. Je tente de la serrer dans mes bras, mais elle esquivé mon étreinte, terrorisée.

Je la suis dans les couloirs. Nous voyons les proies se réfugier sous les tapis et de l'autre côté des tableaux et les prédateurs s'enfuir toujours plus loin. À pas feutrés, les animaux se répandent telle une brume de pièce en pièce, alors qu'Elizabeth commence à manquer d'air. *I don't want to be disciplined again*. Je lui dis que si son père se met en colère, nous n'aurons qu'à nous cacher à notre tour.

Dans le grand salon du domaine, nous retrouvons la louve. Elle s'est blottie dans un divan près d'un foyer, son ventre plein de vie tourné vers les flammes. Nous l'observons s'étendre de tout son long, comme si elle était la vraie maîtresse des lieux, et nous cessons de bouger quand sortent ses bébés.

Aux pieds d'Elizabeth, le chat vient déposer la pie de ce matin. Elle avait oublié de la compter.

*Four for a birth*, murmure-t-elle. ♦



unit ensei  
même d  
jugement  
associati  
dire que  
diques fai  
ne sans fa  
somme de  
dans la paro  
familles de m  
formatifs : rac  
253 sv.).

Mais l'association  
matériels ? Non, sans dout  
proche des

la même que celle qu'ils constatent entre enseignement et  
jugement (voir p. 173 sv.). C'est par là que le système  
associations se rattache à celui de la grammaire. On p  
dire que la somme des classements conscients et mét  
diques faits par le grammairien qui étudie un état  
que sans faire intervenir l'histoire doit coïncider  
comme des associations, cons

le. Ce sont elle  
de mots, les paradig  
traux, suffix

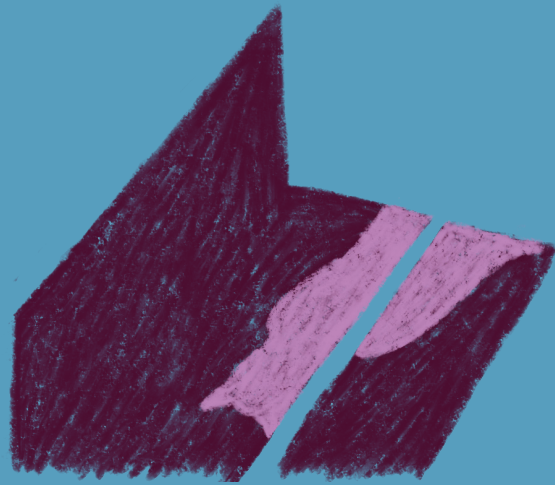
n n pas seule  
se de commun, c'est  
rapports qui régissent le  
sujets ont conscience que la  
à enseignement ou juger à jugement  
ne que celle qu'ils constatent entre ensei  
ent (voir p. 173 sv.). C'est par là que le  
associations se rattache à celui de la gramm  
dire que la somme des classements conscie  
diques faits par le grammairien qui étudie  
que sans faire intervenir l'histoire doit  
somme des associations, cons  
dans l'histoire sont elle

# ROLE DES ENTITÉS ABSTRAITES EN GRAMMAIRE

Il y a un sujet important qui n'a pas encore été touché et  
montre justement la nécessité d'examiner toute quest  
grammaticale sous les deux points de vue distingués plus  
agit des entités abstraites en grammaire. Eny  
sous l'aspect associatif.

deux formes, ce n'est pas se  
quelque chose de commun, c  
rapports qui régissent  
ont cons  
gnement  
e qu'ils  
p. 173  
ens se

Mimosa Sange  
2022



#### COMITÉ ÉDITORIAL

Flavie Roy-Lévesque

Gabrielle Legault

Justin Bastos

Victor Aymé Lesage

#### RÉVISION LINGUISTIQUE

Adèle Beauchamp

Delphine Chagnon

Guillaume Beauchesne

#### ILLUSTRATIONS

Antoine Lefebvre (Mimosa Sauvage):  
*Sans titre*, p. 64-65

camarine cambium:  
*Nastassja Martin sur le bord du précipice*, p. 2

Florence Sabourin-Simard:  
*Imposture*, p. 38

Noé Valiquette:  
*voir toucher sentir et repartir (1)*, p. 6  
*voir toucher sentir et repartir (2)*, p. 16  
*Sans titre*, p. 25, 26, 28  
*prendre soin sans te toucher*, p. 30  
*Sans titre*, p. 46, 52, 58

Stéphanie Michaud:  
*Les sauvageries de ma pupille*, p. 10

#### DESIGN GRAPHIQUE / ILLUSTRATIONS

Janelle Pi

#### PRÉSENTATION DE LA REVUE

Grands Espaces est la revue des étudiant·e·s en études littéraires de l'Université du Québec à Montréal. Son contenu peut être reproduit, en tout ou en partie, sans autorisation écrite. Chaque auteur·ice est responsable des propos tenus dans son texte. Grands Espaces est financée par l'Association étudiante modulaire en études littéraires (AEMEL), l'Association facultaire étudiante des arts (AFEA), l'Alliance pour la santé étudiante au Québec (ASEQ) ainsi que par le Département d'études littéraires de l'UQAM.

#### SOUSSION DE TEXTES

La revue Grands Espaces publie poèmes – en prose ou en vers –, nouvelles, micro-récits, fragments, essais, etc. Pour un même appel, il n'est possible de soumettre qu'un seul projet. Nous acceptons un maximum de huit pages pour les suites de vers et cinq pages pour les textes en prose, soumis en format .doc. Vous devez nommer vos fichiers comme suit : « -titre » et les faire parvenir à [revuegrandsespaces@gmail.com](mailto:revuegrandsespaces@gmail.com) avant la fin de l'appel de textes.

#### PROCESSUS DE SÉLECTION ET DE RÉVISION

À la suite de la période d'appel de texte, le comité d'édition se réunira afin d'effectuer une sélection. Une réponse sera ensuite transmise à toutes celles qui auront soumis une proposition. Les textes sélectionnés feront l'objet d'un travail de réécriture collaboratif entre éditeur·e·s et auteur·ice·s. Afin d'encourager l'émergence de nouvelles écritures et de contribuer à la réflexion des auteur·ice·s de l'UQAM, l'équipe acceptera de répondre aux questions des auteur·ice·s concernant le refus de leur proposition.



UQAM | Département d'études littéraires

Tirage de 150 exemplaires. Dépôt légal à Bibliothèque et Archives nationales du Québec (BANQ).

